

Message à mes concitoyens, message urbi et orbi...

Les camps de concentration ont été l'émanation d'un totalitarisme. Dans notre prétendue démocratie cependant, que je n'entende plus dire « Plus jamais ça ! » Que nul ne s'avise d'évoquer devant moi le « devoir de mémoire » ! « Ça » n'a jamais cessé et au devoir de mémoire je propose de substituer celui d'action, de révolte ou, à tout le moins, de parole. Depuis ma visite au Centre de rétention administrative de Metz samedi 2 février, des images de nuit et de brouillard me collent à la peau. Je me sens souillée dans ce que je suis et dans ce à quoi j'appartiens. Point n'est besoin de se rendre à Cuba ! Guantanamo est venu à nous ou du moins son clone, qui a installé ses quartiers à l'ouest de notre bonne ville de Metz. Elle a pourtant l'air inoffensive, cette caserne Desvallières pimpante et rénovée. Une fois la première porte franchie ou plutôt reverrouillée, on n'a pas encore compris qu'on allait vers l'innommable. D'immenses clôtures grillagées surmontées de barbelés qui semblent vouloir déchirer les nuages. Une cage, une gigantesque cage, comme dans la « planète des singes » de Schaffner. Et dans cette cage, une dizaine de pavillons eux aussi entourés d'un périmètre de sécurité clos, de telle sorte que les occupants ne peuvent communiquer entre eux. Entre les blocs, point de commodités, aucune concession à la convivialité. Pas même un banc. Un minimalisme calculé : suite à un appel d'offres, on a opté pour le devis le moins onéreux.

L'homme que je rencontre est jeune, grand, beau et fier. La porte du parloir se referme. Dans le couloir trois gendarmes observent leur chronomètre : j'ai quinze minutes et c'est peu. Mon interlocuteur est retenu depuis 29 jours et son séjour au C.R.A ne peut excéder 32 jours. Le temps presse. Je me hâte. Je pose les bonnes questions, je cible les points d'achoppement, j'élabore une stratégie. L'homme avoue être souffrant et grimace de douleur à chaque spasme qui lui tord les entrailles, mais à aucun moment, il ne se départira de la plus souveraine dignité. Il retient ses larmes en me contant son histoire, aussi banale que désolante. Une malencontreuse fracture au bras, l'échec à l'examen préparé, un état de choc, la perte de repères et son corollaire, la négligence, la péremption du titre de séjour, la rafle, l'arrestation, la rétention. Le quart d'heure fatidique est écoulé. Les geôliers nous font comprendre qu'il est temps de nous retirer. Nous quémandons avec succès cinq minutes supplémentaires, puis sortons et prenons congé. L'ouverture de la première grille n'est pas immédiate. Dehors, un homme portant une croix et coiffé d'un chapeau coloré déambule de long en large, notions qui n'ont du reste plus de sens en ces lieux. Il psalmodie une litanie dont je ne comprends pas les paroles, mais que je crois reconnaître. Jamais l'expression « ne plus savoir à quel saint se vouer » n'a été aussi vraie. Un autre est accroupi à même le sol, les yeux fixés sur un « je ne sais quoi que je ne saurais dire ». Il est dans ce no man's land, par delà le bien et le mal, la vérité et le mensonge. Un troisième, agrippé à la clotûre comme un naufragé à un radeau de fortune, me regarde partir vers une liberté que je n'estime plus mériter. De retour dans le monde, j'entends des bruits de clefs sonner à mes oreilles. Je m'étonne de pousser une porte et de la voir s'ouvrir. Du plomb coule dans mes veines.

Le dimanche n'en finit pas de s'étirer. Je me sens ridiculement impuissante. Je noue quelques contacts, je concocte mon action. Enfin après une nuit d'insomnie, c'est lundi. Je multiplie les démarches à la vitesse de l'éclair. Le sésame est à portée de ma main, si près. Encore une demi heure, rien que trente petites minutes et je serai en mesure de stopper la machine infernale. Vite un coup de téléphone pour avertir...et au bout du fil, le verdict. Le « retenu » a quitté le CRA et fait route pour Roissy d'où décollera, à 14 h 55, un charter le ramenant dans son pays d'origine. Je n'ai rien à ajouter, sinon que peu avant quinze heures, j'ai fait comme Prévert, dans la poésie : j'ai pris ma tête dans ma main et j'ai pleuré

Ce récit n'est pas une fiction. Ces événements se déroulent en 2008. A quelques centaines de mètres de chez vous, des individus sont parqués tels des bestiaux avec pour seule perspective les ténèbres du bannissement. Leur crime ? Venir d'ailleurs. Réagissez avant qu'il ne soit trop tard, mes amis. Sortez de votre torpeur !